

naire, pourront roucouler la même chanson, mais la musique sera différente; de là l'intérêt que peut offrir à un amateur la vue d'un *billet doux*, quel que soit le style dans lequel il est écrit, quelle qu'en soit l'orthographe. Certains *billets doux* sont restés célèbres; ceux des personnages illustres sont avidement recherchés, on les a mis quelquefois en volumes, on les a reliés en veau, et de jeunes livres, dans la fièvre printanière, en ont ré-pété, admiré et pastiché les passages les plus brûlants. Tel qui, de son vivant, avait la réputation d'un philosophe ou d'un orateur de génie, acquiert, une fois mort, et grâce à quelques pages arrachées à la passion, une renommée à laquelle il était loin de s'attendre: ainsi d'Abailard et de Mirabeau; mais, à côté de ces précieux autographes où le cœur humain parle sa langue la plus émue, combien d'autres où se pourraient deviner de honteux marchés, des trafics odieux. Combien se transforment en accusateurs! combien deviennent des armes menaçantes! combien, après avoir distillé le breuvage enivrant, répandent le poison du désespoir et de la mort! Une courtisane célèbre, Henriette Wilson, après avoir honoré de ses sourires tout ce qu'il y avait d'illustre en Angleterre, le déshonora par ses révélations. Elle avait reçu des milliers de *billets* en sa vie aventureuse, et elle les avait collectionnés soigneusement, non pour se rappeler de doux instants, mais pour se ménager ce que les dames de sa sorte appellent une *poire pour la soif*. Elle publia deux volumes compactes de lettres et de biographies. Henriette Wilson y mettait d'ailleurs des formes: elle communiquait les épreuves de son ouvrage à ceux qui auraient pu n'aimer qu'à demi sa littérature, et, moyennant des prix honnêtes, on supprimait quelques pages au volume. On dit que de jeunes Françaises, aimables habitantes de Breda-street, ont quelquefois aussi fait à point nommé de petits retours vers le passé. Plusieurs ont en réserve certain coffre de Damosclès et le tiennent suspendu sur le front chauve d'un époux infidèle ou sur la tête exaltée d'un adolescent qui a des biens dans le Limousin ou ailleurs. Un de nos amis, collectionneur dont les intentions, hâtons-nous de le déclarer, sont moins criminelles, possède un immense recueil de *billets doux* composé avec une patience, une obstination sans pareilles. Que de choses dorment dans ce *tombeau de secrets*! Que de Sévigné en cornettes et de maritimes à grands noms! que de princes et de goudjats, d'hommes de génie et de sots ont là, sans le savoir, leurs premiers soupirs et leurs premières larmes! Que de pétitions ridicules, que de promesses mystérieuses, que de grâce, que de grimaces, que de fange, que de turpitudes et que de rayonnements! Tout le cœur humain est là, nu, nageant dans l'éther et la boue, radieux, charmant et horrible. Que de comédies, que de drames dans ces liasses de toutes provenances! Il y a le sanglot de la victime et le rire cynique du bourreau; il y a le spasme du bonheur et le râle de l'agonie; il y a tous les vices et toutes les vertus de l'espèce humaine. Tirons le rideau. M. Feuille de Conches, dans ses *Causeries d'un curieux*, a signalé un collectionneur plus intrépide encore que celui dont nous parlons. Fureteur de papiers secrets et de linge sale, l'oreille aux propos de l'antichambre et aux soupirs frélatés des boudoirs subalternes, le maniaque cité par le savant chercheur, fait collection de lettres d'amour de l'office, de *billets doux* fanés du bas-empire de la Courtille et de la rue, des chevaliers jonquille, des marquises rose-pompon, et autres breloques et fanfreluches, prose et vers, et quels vers! de la Vénus peu pudique: histoire poudrée à l'iris, carnets d'affaires en commandite, immondices du plus profond enseignement moral.

Nous ne pouvons clore cet article sans parler de *billets doux* au bas desquels une main prudente a écrit: « Brûlez cette lettre. » On pourrait certes trouver ici bien des choses à dire, parler longuement de l'angoisse qu'éprouve l'amant quand la flamme dévore une à une les pattes de mouche qu'il a baisées cent fois; mais comme tout le monde a passé par cette situation, dont les poètes ont, d'ailleurs, abusé, nous nous bornerons à reproduire une chanson peu connue, fort jolie dans le genre précieux, adressée par Cubières à cette comtesse de Beauharnais qui, comme le dit un imprévu bien connu, faisait son visage et ne faisait pas ses vers:

Vous m'ordonnez de la brûler
Cette lettre charmante,
Seul bien qui peut me consoler
De vous savoir absente:
Eh bien! au gré de vos desirs,
Le feu l'a consumée.
Et j'ai vu mes plus doux plaisirs
S'exhaler en fumée!

Un spectacle si douloureux
Ét échanté votre âme;
Mais pour moi quel revers affreux
Que votre lettre en flamme!
Interprètes de mes douleurs,
Et ne sachant point feindre,
Mes yeux ont tant versé de pleurs
Qu'ils ont failli l'éteindre.

Quel que doive être mon destin
Dont vous êtes l'arbitre,
Si je reçois de votre main
Une nouvelle épître,

A vos ordres pleins de rigueur
Empressé de me rendre,
Je la poserais sur mon cœur
Pour la réduire en cendre.

Il y a loin de ces vers à ceux de ce poète de barrière qui dit à celle qu'il aime:

J'ai eu un dmi-s'cier dans un grand verre
Si tu veux m'accorder la main!

Qui sait pourtant si celui-ci n'est pas plus sincère que celui-là?

— *Billet d'invitation*, Lettre, *billet* par lequel on invite à un repas, à une soirée, etc. Comme les *billets* de mort et de mariage, les *billets d'invitation* sont assez généralement imprimés; des blancs, ménagés dans le texte, sont remplis à la main par le nom de l'invité et la date de la réunion à laquelle il est convié. Le monde officiel fait usage de cartes. Nous en possédons une qui est ainsi conçue:

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE.

« Le Président de la République prie M. M..., représentant, de venir passer la soirée au palais de l'Élysée, le samedi 21 avril 1849, à neuf heures.

« On dansera.

« On est prié de remettre cette carte en entrant. »

Un timbre sec, portant les initiales L. N. B. entrelacées, remplace la signature.

Tous les *billets d'invitation* sont taillés sur le même modèle. Quelques variantes manuscrites, un simple mot complimenter, en rehaussent quelquefois l'intérêt. Nous en avons une de Gavarni où il est dit: *On est libre d'amener son amante*; une autre, d'un bohème fort connu, qui donne cette indication importante: « Un vêtement décent est de rigueur. Les hommes seront reçus en faux-col, les femmes en jarretières. » Donnant sa dernière soirée de la saison, un romancier célèbre, le vicomte d'Arincourt, adressait à ses habitués une petite circulaire qui fit rire en son temps:

« Le vicomte et la vicomtesse d'A. prient M. le marquis et Mme la marquise de X... de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux, le vendredi 22 mai 18... Ce sera leur dernier jour. »

Une dernière citation. A une époque où M. Nadar ne portait guère plus de vingt ans sous sa blonde crinière, le futur écrivain-désinateur-photographe-aéronaute *plus lourd que l'air*, le même qui devait inventer le *droit au vol*, recevait dans sa mansarde la misère avec des éclats de rire. Huché au septième étage de l'hôtel du Vinarais, rue Montmartre, il donnait des raouts à faire trembler les murs et le propriétaire, et se conformant aux usages du meilleur monde, faisait circuler par avance des *billets d'invitation* dont voici le modèle, ornés de dessins à la plume représentant des sujets allégoriques:

FÊTE DE L'ÉLYSÉE NADAR.

« Vous êtes prié d'assister à la soirée qui aura lieu à l'Élysée-Nadar, samedi prochain.

« Il y aura du fromage d'Italie et du tabac à discrétion;

FLANS ET PÂTES FERMES POUR LES DAMES.

« On est prié d'apporter chacun sa pipe, et de ne pas emporter le paillason.

« La fête sera composée de danses et de chants.

PREMIÈRE PARTIE.

M. CHARLES ASSÉLINEAU exécutera un pas de caractère en se servant d'une seule jambe, contrairement à ses habitudes.

« M. TOURNADAR chantera la grande *Symphonie des Punaïses*.

« M. L..., poète d'Orléans, vulgairement surnommé le *Rat maigre*, lira l'éloge de M. Ingres.

« M. HENRY MURGER imitera le cri de plusieurs animaux, tel qu'il est exécuté journellement au Jardin des Plantes.

DEUXIÈME PARTIE.

« Ouverture de *Moïse*, par trois mirlitons.

« La valse de *Faust*, par des invités cagneux qui désirent conserver l'anonyme et leur caleçon.

« Exercices de force de M. Théodore de Banville, qui lèvera une tragédie de M. Viennet à bras tendu.

« *Chœur de Lodoïska*, chanté sans répétition par tous les invités.

« Danses et ballet final.

« Vu l'élévation de la température et l'embarras de certains convives, il y aura des ventilateurs.

« Une mise décente n'est pas de rigueur.

« Les gens décorés sont priés de mettre leurs croix au vestiaire.

« Les invités qui, par une raison quelconque, vouldraient se déchausser pendant la fête sont prévenus qu'on ne répond pas des bottes. »

Depuis quelques années, il est de mode de lancer des invitations formulées de cette façon sommaire: « Monsieur et Madame X... resteront chez eux le... » En vain les journaux ont tonné contre ce ton cavalier de prévenir les gens qu'on désire recevoir; le théâtre a ridiculisé cette phrase saugrenue dans une opérette qui a fait les belles soirées des Bouffes-Parisiens: *M. Chouffury restera chez lui le...* La mode a eu raison, comme presque toujours, contre le sens commun dans ce pays de France

qu'on dit le plus civilisé du monde, le plus poli; personne jusqu'ici n'a eu le courage de retourner à son auteur un *billet* conçu en de tels termes et d'y ajouter: « Restez chez vous, vos invités resteront chez eux. » Au mois de mars 1861, cette coutume était encore dans sa nouveauté. Des Américains, débarqués depuis peu chez nous, lancèrent une invitation à dîner avec cette formule des soirées: « M. et Mme X... dîneront chez eux le... etc. » pensant qu'il en était des dîners comme des réceptions, où l'on invite quatre fois plus de monde qu'on ne compte en recevoir. Cette originale invitation, suivie du R. S. V. P., amena cent vingt-sept adhésions. Se voyant trop bien compris et ainsi débordés, nos braves Américains racontèrent leur embarras à un Français de leurs amis, homme du monde, juge excellent dans tous les cas sociaux délicats et épineux, lequel conseilla aux imprudents d'émener tout leur monde dîner aux Frères-Provençaux, ce qui eut lieu. Aux cent vingt-sept premières acceptations, il s'en était encore ajouté dix-huit la veille et le jour même du dîner, de sorte qu'on se trouva cent quarante-cinq personnes à table, ce qui était un véritable repas de corps. Nos Américains en eurent pour 5,400 fr. Ils jurèrent, mais un peu tard... qu'à l'avenir ils feraient corriger leurs cartes d'invitation par un bachelier es monde parisien.

— *Prov. littér.* Ah! le bon *billet* qu'a La Châtre! Saillie plaisante de Ninon de Lenclos, qui est devenue proverbe, et que l'on rappelle à propos d'une assurance peu solide, sur laquelle il ne faut pas compter. Voici l'origine de cette exclamation pittoresque. Le marquis de La Châtre était depuis quelques jours l'homme heureux de Ninon de Lenclos, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à l'armée. Il envisagea cette séparation qu'avec une extrême terreur, car il présentait le tort que devait lui faire l'absence auprès d'une belle habituée à regarder l'amour comme une sensation et non comme un sentiment. Pour avoir une garantie contre l'inconstance de sa maîtresse, il voulut qu'elle s'engageât par écrit à lui rester fidèle... Ninon lui signa alors ce fameux *billet* où elle faisait de tous les serments celui qu'elle était le moins en état de tenir, le serment de n'en jamais aimer d'autre que lui. Mais elle ne se crut pas liée un seul instant par un engagement si téméraire. Quelques jours après, au moment même où elle manquait à la foi jurée de la manière la moins équivoque, elle s'écria plusieurs fois, en riant comme une folle: *Ah! le bon billet qu'a La Châtre!*

M.-J. Chénier s'est bien gardé de laisser échapper ce trait dans les vers suivants, consacrés à cette belle et insoucieuse Ninon, qui

En amour connaissait l'ivresse,
Mais très-peu la fidélité;
Pleine d'honneur, de probité,
Si ce n'est en fait de tendresse;
Bel esprit sans fatuité,
Et philosophe sans rudesse.
Paris tour à tour enviait
Villars, Sévigné, Gournville,
Et La Châtre, dormant tranquille
Sur la foi de son bon *billet*.

Affrontant la troupe hargneuse
Des médisantes par métier,
Elle osait être plus heureuse
Que les prudes de son quartier.
Tous les arts venaient lui sourire;
Douce amitié, tendres amours
Égayaient ses nuits et ses jours;
Le trait jaloux de la satire
Ne l'atteignait point dans leurs bras;
Tartufe pouvait en médire,
Mais Molière en faisait grand cas.
Afin de varier la vie,
Chemin faisant elle avait eu
Mainte faiblesse fort jolie;
On parlait peu de sa vertu,
Mais on l'aimait à la folie.

Saint-Evremond a fait sur la belle hétéro du XVII^e siècle le quatrain suivant:

L'indulgent et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Epicure, soit; mais

On ne s'attendait guère
A voir Caton en cette affaire.

En France, où la gaieté gauloise sait toujours trouver un côté plaisant aux calamités publiques, un journaliste du petit format voulut rassurer par les vers suivants les infortunés porteurs d'assignats:

« Ah! le bon *billet* qu'a La Châtre! »
Disait Ninon d'un air folâtre
Dans ses ébats.
Gardez-vous, détracteurs frivoles,
D'appliquer jamais ces paroles
Aux assignats.

Citons enfin cette épître charmante adressée par Doigny à une jeune femme de dix-huit ans, pièce qui fut insérée dans l'*Almanach des Muses* de 1785:

Ninon, tristement vertueuse,
Pour son siècle n'eût rien été;
Ninon, philosophe, est fameuse
Et passe à la postérité.
De tes talents sois idolâtre,
Promets toujours, toujours trahis,
Et que tes *billets* soient écrits
Comme le *billet* à La Châtre.

Voici quelques applications du fameux mot de Ninon:

« Notre écolier jette à Louison sa croix de chevalier de Malte, que lui avait attachée, le matin même, son oncle le commandeur, en lui faisant jurer, en latin de capucin, les vœux d'humilité, de chasteté, de continence, et le renoncement aux sept péchés capitaux. « Ah! disait le nouveau néophyte, le bon *billet* qu'a mon oncle! Recevez cependant, madame, et ma croix et mon cœur. » J. JANIN.

« Une des anciennes lorettes de Gavarni, dans une explication avec son ridicule protecteur, dissipe les nuages d'une jalousie trop fondée par cet élan d'un beau lyrisme: « Me soupçonner! mais quelle femme ne serait pas heureuse et fière de vous appartenir, ô Arthur! » Arthur a soixante-dix ans, une perruque blonde et des besicles. Il n'en est pas moins très-flatté de cette séduisante et surtout très-sincère profession de foi. Il est tout prêt à fredonner, sur ce bon *billet*, le refrain du *Tableau parlant*:

Il est certains barbons
Qui sont encore bien bons. »

FÉLIX MORNAND.

« Vous savez que la petite Dufresne, étant à l'article de la mort, a signé un beau *billet* conçu en ces termes: « Je promets à Dieu et à M. le curé de Saint-Sulpice de ne jamais remonter sur le théâtre. » Tout le monde a dit: *Ah! le beau *billet* qu'a La Châtre!* »

VOLTAIRE, Lettre à M. de Formont.

« Et le décret qui garantissait l'organisation du travail? Remarquons ceci. Ce n'était pas la république qui garantissait; c'était le gouvernement provisoire. Mais qu'était-ce, nous vous le demandons, que la garantie d'un *provisoire*? N'était-ce pas le cas de dire: *Le bon *billet* qu'a La Châtre!* Qu'est-il arrivé? Que le gouvernement définitif a donné tort au gouvernement provisoire. » ALFRED DARIMON.

« Quoi, cher maître, parce qu'il a plu à un poète affamé de verdure, à Valéry Vernier, de déclarer que vous écoutiez causer vos roses, vous croyez être à la campagne, quand vous demeurez à Passy! Ah! le bon *billet* qu'on vous donne! » ANATOLE DE LA FORGE.

Billets doux (LES), comédie en un acte et en vers libres, de Boissy, représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Italien, le 15 septembre 1734. Le plan de cette petite pièce, qui obtint un succès complet, est assez faible; mais les détails sont piquants. La dernière scène, surtout, parut très-adroite et très-intéressante. Il s'agit, au fond, d'une méprise d'Arlequin, qui donne à Damon une lettre de Marton pour une lettre de Julie. Au surplus, de très-petits moyens font le nœud et le dénouement de cette bagatelle, qu'on a plus d'une fois imitée au théâtre.

Billet de loterie (LE), opéra comique en un acte, paroles de Roger et Creuzé de Lessar, musique de Nicolo, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 14 septembre 1811. Cet ouvrage, dont l'intrigue était assez piquante, obtint, grâce surtout à la partition, un succès prolongé, à Paris et dans les provinces. On trouve, dans cet opéra, un air de soprano qui est devenu classique.

Billet de Marguerite (LE), opéra comique en trois actes, paroles de MM. de Leuven et Brunswick, musique de M. Gevaert, représenté à Paris, au Théâtre-Lyrique, en octobre 1854. La scène se passe en Allemagne, aux environs de Bamberg, et toute l'intrigue roule sur une équivoque, sur une promesse de mariage consignée dans une sorte de *billet* à La Châtre qui n'amène que des scènes insipides et un dénouement fort peu intéressant. L'auteur de la partition, jeune compositeur belge, s'était fait connaître chez nous, l'année précédente, en donnant au même Théâtre-Lyrique un petit opéra bouffe en un acte, *Georgette*, où il y avait du talent. Le *Billet de Marguerite*, beaucoup plus important, se distinguait moins par la nouveauté des idées que par l'habileté et le savoir-faire du maestro. Citons, au premier acte, un joli chœur dans la manière de Weber, un duo pour baryton et ténor, qui est bien coupé pour la scène; au second acte, un joli trio, spirituellement conçu, une romance d'un bon sentiment: *Gardez-moi*, un duo pour deux voix de femmes, dont le commencement est lourd, vulgaire, et qui s'achève par une sorte de nocturne plein de grâce; au troisième acte, les couplets du messager Jacobus, qui ont du piquant, et le finale, qui est un morceau d'ensemble rempli d'incidents fort savamment amenés. Ce finale méritait, d'après M. Scudo, un meilleur sort que la place qu'il occupe à la fin d'une histoire de village dont il dépasse le cadre par ses proportions et son développement. M. Scudo, parlant de cet ouvrage, que le public accueillit avec beaucoup de faveur, écrivait: « Il y a certainement de l'avenir dans le talent déjà remarquable de M. Gevaert, s'il parvient à se dépouiller d'une foule de vieilles formules d'accompagnement dont son instrumentation est remplie. Il use et abuse, jusqu'à la satiété, d'une certaine pro-